Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1909)

Artikel: L'enseignement du Doyen Bridel
Autor: Bovy, Adrien
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749410

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Elite“ selbst zu erziehen oder doch bei dieser wichtigsten gesellschaftlichen Arbeit mitzuhelfen. Wer sein Kind einer Anstalt anvertraut, entzieht ihm das heiligste Recht, nämlich das, von seinen natürlichen Eltern erzogen zu werden. „Nichts kann den erzieherischen Einfluss des ‚Home‘ ersetzen, indem die sittlichen Gefühle durch eine eigentliche Ansteckung sich verpflanzen,“ sagt Prof. Dubois in Bern. Allen Kindern wünscht er Eltern, die denken und lieben. Und Prof. Philippe Godet schreibt auf die Umfrage der „Semaine littéraire“:

„La coéducation des sexes me paraît excellente, — dans le seul internat que j'admette: *la famille.*

Cette coéducation-là est de tradition chez nous. Maintenons-la le plus longtemps possible, pour le bonheur des filles et des garçons.“

Möge sich diese Denkweise in und ausserhalb der Schweiz zum Segen der Menschheit allgemein und recht lange in Taten umsetzen!

KÜSNACHT ADOLF LÜTHI

□□□

L'ENSEIGNEMENT DU DOYEN BRIDEL

On pourra s'étonner qu'un volume in-octavo de plus de cinq cents pages soit consacré au doyen Bridel[1]). Son œuvre est oubliée. Valait-il la peine de la tirer de l'oubli? La poésie de Bridel, il faut l'avouer, est illisible; sa prose vaut mieux, quelques pages sont charmantes et mériteraient d'être rééditées. Cela dit, l'œuvre et l'homme sont médiocres; et l'auteur de cet ouvrage, M. de Reynold, ne se fait aucune illusion sur la valeur de cet écrivain dont le nom seul est resté.

Mais précisément, pourquoi ce nom est-il resté? C'est bien qu'il représente quelque chose. La signification de l'œuvre dépasse de beaucoup sa valeur. Etudier Bridel, ce n'est pas tant faire une étude littéraire qu'une enquête sur les idées et les mœurs suisses

---

[1]) *LE DOYEN BRIDEL (1757—1845) ET LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE SUISSE ROMANDE. — Essai sur l'helvétisme littéraire à la fin du XVIIIe siècle,* par *G. de Reynold,* docteur de l'Université de Paris, avec un portrait et onze illustrations. Lausanne, Georges Bridel et Cie.

de son temps. Au moment où la Suisse romande va se constituer, Bridel est l'homme qui nous enseigne le patriotisme de la plus grande patrie. Il est celui qui, en pays de langue française, représente la génération de Bodmer, Breitinger, Gessner, Haller, et qui sert d'intermédiaire entre les deux Suisses. Il se trouve ainsi que l'étude de M. de Reynold prend non seulement un intérêt historique considérable, du moins pour les lecteurs suisses et pour les curieux de littérature comparée, mais aussi un intérêt actuel: personne ne le sait mieux que les lecteurs de cette revue, puisque la question d'un esprit national, d'une culture suisse, s'est une fois encore posée et en Suisse romande, et ici-même; l'article de M. Blocher en fait foi.

* * *

Dans ce pays de Vaud qui n'a point encore acquis son indépendance, qui tour à tour recherche et craint ses maîtres, qui concilie Voltaire et Haller ou les oppose, le jeune Bridel, se séparant de la société lausannoise, cosmopolite, accueillante, un peu vaine, est en réalité le premier Suisse de chez nous. M. de Reynold a fait de cette société un tableau très agréable; je ne puis y insister. Il nous a montré avec quels esprits Bridel fut en contact et il s'est attaché particulièrement à la personne de Seigneux de Correvon qui fut le vrai maître du doyen. Un compilateur et un traducteur, rien de plus; mais l'homme est intelligent, curieux, sa culture est encyclopédique et son principal mérite est d'avoir servi d'intermédiaire entre des milieux et des hommes très différents. Il a des correspondants un peu partout, en Suisse comme en Allemagne, en Angleterre comme en France; il est aussi, en pays suisse, l'un des premiers avertis du souci que portent certains écrivains français aux questions agricoles. Mais rien ne nous intéresse davantage que les relations qu'il entretint avec Jean-Jacques Bodmer. Dans ces lettres, les questions suisses et la littérature allemande prennent de plus en plus la première place. C'est par Seigneux sans doute que Bridel fut tout d'abord informé du mouvement intellectuel de la Confédération helvétique. Tout l'effort du doyen sera de s'en rapprocher, de connaître l'histoire de la Suisse, ses mœurs, ses légendes, enfin la nature qui explique ces mœurs et cette histoire. Maladroit,

emprunté, il n'a rien pour briller dans la société où règnent des étrangers et des femmes, Gibbon et Mme de Montolieu. Il ne connaît pas la France et s'en éloigne de plus en plus. Il a lu ses poètes; il ne veut point les imiter. Et il songe à créer une poésie nationale. Il essaie ses forces en faisant passer dans une forme française l'inspiration d'un Hervey ou d'un Young. Avec les *Poésies helvétiennes,* l'intention se précise. „Cette poésie nationale, dit-il, doit avoir un caractère à soi, que l'on puisse aisément connaître et distinguer. Et dans quel pays cette poésie brillera-t-elle d'un plus grand éclat que dans l'heureuse Helvétie, où la nature est si variée, si belle, si majestueuse; où l'on entend encore répéter partout ces noms augustes Patrie et Liberté? Déjà Haller, Gessner, Lavater et quelques autres Suisses Allemands ont parcouru cette carrière: osons les suivre et partager leur succès."

Nous verrons plus loin où est le défaut de cette théorie. Constatons seulement que ce poète manqué se changea bientôt en un prosateur dont quelques récits d'excursions méritent mieux que l'oubli où ils sont tombés. Du moins les circonstances de sa vie favorisèrent-elles l'accomplissement de la tâche que le doyen s'était proposée. Il désirait connaître l'allemand et les hommes de la Suisse allemande: il fut nommé pasteur à Bâle; de là il put fréquenter assidûment les réunions de Schinznach et d'Olten. Or de plus en plus son patriotisme ou, pour mieux dire, son helvétisme trouve sa justification dans les mœurs et la nature alpestres; il désira donc vivre dans les Alpes: il fut nommé pasteur de Château-d'Oex.

L'esprit de la Suisse allemande, auquel Bridel s'attache si fortement, la Société helvétique le résume. La première idée de ce groupement revient au lucernois F. O. de Balthassar. Hirzel, Iselin et Gessner organisèrent à Schinznach les premières réunions; la société fut définitivement constituée en 1762. Etrange académie où l'on vient à pied, en carriole, à cheval, de tous les points de la Suisse des XIII Cantons s'entretenir avec les Confédérés des préoccupations communes. Ces réunions tiennent à la fois d'un synode et d'une agape. Les hommes de ce temps sont enclins à l'attendrissement; on s'embrasse et l'on pleure. On lit des mémoires et des poèmes; on discute; on boit et l'on mange et surtout l'on chante. Hérault de Séchelles, qui assista à l'une des

réunions d'Olten et que ces mœurs amusèrent, écrit: „Cette musique, ces cris, ces chants de fraternité, cette image de la patrie, ces sons aigus des plus hautes notes, et leurs accords à la tierce font un si prodigieux effet sur les organes suisses qu'ils ne se possèdent plus; les convives se lèvent de table, jettent là leurs serviettes parmi les plats, se mettent à courir comme des bacchantes par toute la salle, le verre en main . . ." La vertu de ces chants épouvante le Français trop sceptique et trop poli: c'est dans ces réunions que retentirent pour la première fois les *Schweizerlieder* de Lavater.

C'est le moment en effet où les meilleurs esprits de la Suisse allemande cherchent à ramener la cohésion dans une Suisse relâchée, où l'influence étrangère a corrompu les mœurs et où la scission s'aggrave entre les villes et les campagnes. Les séjours aux universités étrangères, les services mercenaires, ont fait de trop de gens des déracinés. L'influence française, depuis Louis XIV, a tout envahi. On s'est rapproché des Anglais avec qui la confession protestante crée des affinités; Bodmer et Breitinger ont cherché à réveiller la littérature allemande et le sentiment national; enfin trois livres ont donné une forme à ces aspirations: *Les Alpes* de Haller, *les Idylles* de Gessner, *la Nouvelle Héloïse* de Rousseau.

Ainsi le mouvement que représente la Société helvétique est un mouvement nationaliste. Sans doute Haller croit devoir s'excuser de ne point écrire en français; tel était alors le prestige de cette langue dont s'étaient servis Béat de Muralt et Sigismond-Louis de Lerber, ce juriste qui fut au XVIIIe siècle l'un de nos meilleurs poètes. Ce qui importe c'est que l'auteur des *Alpes* ait choisi sa langue nationale. Cette langue, les critiques zurichois en proclament la dignité; Gessner l'illustre. Certes ses bergers sont encore ceux de l'idylle; on doute pourtant s'il plie les réalités qu'il voit aux nécessités du genre ou s'il prête le caractère idyllique à ces réalités. En d'autres termes: cherche-t-il à localiser les bergers de la tradition dans les paysages de sa patrie; ou bien sont-ce les mœurs qu'il observe qui prennent à ses yeux ce charme et ces vertus? L'un et l'autre. La Suisse est présente dans ses poèmes, voilée, déformée, reconnaissable pourtant. Aussi bien à ces mœurs relâchées, quelles mœurs opposera-t-on? Les mœurs suisses. Nos gentilshommes et nos patriciens ont délaissé

la terre natale pour chercher à l'étranger l'argent, le luxe et la gloire. Il s'agira donc de les ramener vers le sol helvétique. Nous avons là une richesse qu'on néglige; et Cincinnatus est-il moins glorieux pour avoir été trouvé à sa charrue? La renaissance nationale suppose donc une renaissance de l'agriculture. Il est curieux de voir ainsi réunis, dans les soucis des séances d'Olten, ces trois arts: l'Agriculture, l'Histoire et la Poésie.

Pour connaître ces mœurs dans leur pureté, il faut d'abord s'adresser à l'histoire. Nous voyons, et Jean de Muller va nous le montrer si éloquemment, que c'est par elles que la Confédération a été fondée, ou mieux encore que c'est sur elles. Or Uri, Schwyz, Unterwald sont des pays de montagnes. S'il est possible de retrouver encore ces vertus, cette volonté, cet amour du sol natal, cet esprit de solidarité, c'est dans la montagne qu'il les faut aller chercher. La montagne est là tout près; pourtant comme on la connaît mal! Elle effraye plus qu'elle n'attire; on la regarde prudemment de loin; la peur de ses dangers a troublé l'imagination.

Heureusement en même temps que la politique, la science nous y conduit. M. de Haller part pour les Alpes. Qu'est cet homme? un poète, un sociologue ou un botaniste? Il est tout cela, et, d'un seul mot, un humaniste. Il observe les phénomènes naturels, casse les pierres, cueille les plantes, mais surtout il s'approche des „Alpicoles“ et il les aime. Dans le haut Valais, Saint-Preux s'est effrayé devant une nature dont il a vu surtout les dangers et les redoutables abîmes: cependant il a pressenti là les vivants souvenirs de l'âge d'or. Les auteurs suisses vont les chercher et les exalter. Ils sont persuadés d'avance qu'ils les y trouveront, et ils ne voient que les faits qui leur donnent raison. Gessner achève cette utopie en transposant ces mœurs dans ses poèmes; et c'est ainsi que Bridel, dans la campagne zurichoise, rencontrera un vieillard distribuant à des glaneuses toute une gerbe de blé et croira voir Booz.

Car, le protestantisme aidant, ces auteurs sont tout pleins de la Bible et confondent dans une même admiration les vieux Romains et les patriarches. La théologie tient peu de place dans leur religion surtout sentimentale. L'originalité de Gessner est de confondre Amaryllis et Ruth. Les autres confondraient volontiers

les douze Tables et les dix Commandements; et dans la *Landsgemeinde,* qui est pour eux le modèle de l'institution politique, on ne sait s'ils voient davantage les Hébreux autour du Tabernacle ou les comices sur le Forum.

Le milieu de la Société helvétique est au surplus conservateur et traditionaliste. C'est en quoi son influence se distingue de celle de Rousseau. Rousseau met son âge d'or trop loin, il remonte trop haut pour ne pas conclure ou plutôt pour ne pas conduire à l'attitude révolutionnaire. Les Suisses sont plus prudents et plus pratiques. Ils voient leurs modèles proches encore dans le temps, plus proches dans l'espace. Ce qu'ils veulent ce n'est pas une rupture, c'est une épuration. L'Etat qu'ils rêvent de fonder doit l'être sur le passé et l'histoire. Il suffit que la Suisse revienne à ses traditions et à ses mœurs.

On sait comment les faits démentirent cette utopie et comment de ces deux influences, sorties d'un même milieu, du moins de l'une et l'autre Suisse, celle de Rousseau emporta tout. Bridel eut pourtant une consolation. *Ex Alpibus salus patriæ,* avait-il dit. Cette maxime n'eut pas tout à fait tort. Un instant compromise, la Suisse se ressaisit et fut irréductible. Son esprit particulariste la sauva.

Dans cette nouvelle Suisse, Bridel se survécut. Redescendu des Alpes, pasteur à Montreux, il sembla à ses compatriotes, indépendants et citoyens, l'homme d'un autre âge. Fidèle à sa conception „philosophique" de la patrie, il se sentit mal à l'aise dans ce pays de Vaud qui, devenu canton et tout en acceptant les conditions que ce nouvel état lui imposait, n'en restait pas moins un pays à part; fidèle aussi au protestantisme patriarcal et à la théologie vague du XVIIIe siècle, il resta étranger au mouvement du Réveil. La nouvelle littérature enfin, plus informée de la France que de la Suisse, et d'une inspiration toute locale, allait démentir ses vœux les plus chers. Ni Juste Olivier, ni Vinet, ni Töpffer ne sont dans la tradition de Bridel.

* * *

Qu'est-ce à dire?

Aussitôt que la Suisse est reconstituée, enrichie des cantons purement romands, le fédéralisme politique autorise l'indépendance intellectuelle de ses parties. Or la tradition sur laquelle les hommes

de la Société helvétique ont rêvé de fonder une culture suisse ne saurait être, sans restrictions, reconnue par les pays romands. Ils ont leurs mœurs et ils les gardent. Certes l'influence de la religion protestante, la longue éducation civique de Genève, l'enseignement que les Vaudois ont reçu de leurs rapports avec Berne, permettent aux nouveaux cantons d'accepter les conditions politiques que la constitution suppose et d'être Suisses avec aisance. Mais la question de leur culture reste distincte.

A ce titre encore l'œuvre du doyen Bridel est significative. Si peu que ses successeurs soient ses disciples, le sort de Bridel a été le leur; ils sont comme lui des victimes. Sans doute Suisses allemands, Suisses français, nous nous reconnaissons entre nous et surtout on nous reconnaît à des traits de caractère, à des marques d'éducation; nous avons des habitudes et des souvenirs communs. Mais nous ne parlons pas la même langue, et je crois avec M. Blocher que cette distinction est fondamentale. En somme pourquoi l'œuvre du doyen est-elle médiocre, j'entends pourquoi l'homme est-il chez lui plus intéressant que l'auteur? Pourquoi son œuvre, malgré des qualités certaines, ne porte-t-elle pas? C'est que le français ne semble pas être la langue naturelle de cet écrivain français. Je ne dis pas seulement que sa langue est souvent incorrecte, il y a plus grave. Les mots qu'il emploie ne sont pas pour lui choses vivantes; il semble peiner sur une langue morte; on dirait parfois le thème d'un bon élève. Quand il a des rencontres heureuses, elles sont aussitôt gâtées par des tournures conventionnelles, des expressions toutes faites, une rhétorique apprise. La sincérité de Bridel reste toute morale; elle ne peut devenir une sincérité de style.

Bridel regrette quelque part de ne pas écrire en allemand. Vain regret! Eût-il gagné à ne pas écrire en français? M. de Reynold semble déplorer qu'il n'ait pas choisi le patois, regret qui n'est, je le sais bien, qu'un paradoxe. Mais ce paradoxe est plein de sens. Nos patois sont fort beaux et proches du Provençal; qui sait si l'un d'eux n'eût pas été susceptible de devenir une langue littéraire? Nos contes populaires ont précisément toute la saveur qui manque à notre français. Poète patois, Bridel n'eût pas imité Delille ou Roucher et serait plus national. Mais revenons aux réalités. D'ailleurs nos patois disparaissent. En

parlons-nous meilleur français; cette langue nous est-elle aujourd'hui plus naturelle? Peut-être . . . Cependant la question se pose encore; et c'est la plus grave.

Laissons donc celle de la culture suisse. Ces termes mêmes sont contradictoires. Ne cherchons pas ainsi à simplifier ce qui est par nature complexe; sachons distinguer et classer; ne nous condamnons pas, au nom d'un programme, à la médiocrité. Soyons Suisses dans la mesure où le mot signifie quelque chose de réel; mais soyons en même temps fidèles à l'esprit de notre langue. Parler une langue, ce n'est pas user d'une monnaie; les mots ne sont pas une convention, ni la syntaxe une mise en ordre quelconque. Les mots sont des puissances, et la syntaxe est une psychologie. Parler une langue implique une certaine façon de penser. Notre langue c'est la vie même de notre esprit.

On l'a trop oublié et je crains que la Suisse allemande ait souffert comme l'autre des dangers d'un voisinage qu'une constante surveillance, une grande prudence, auraient peut-être écartés. On ne s'est point assez dit qu'une langue est d'autant plus riche d'autant plus belle, qu'elle est plus éloignée des autres langues. Nous avons trop cherché à rapprocher les nôtres. Qu'en est-il résulté? Chez nous, un français terne, maladroit, incorrect, lourd, sans accent, sans inattendu et sans vie. La Suisse romande a tout à gagner à revivifier son langage, à le rendre susceptible d'art. Et je suis certain que la Suisse a tout à gagner à cet enrichissement local.

Le contraire serait un engourdissement.

Retrouver le génie de notre langue, c'est retrouver notre propre génie. Faisons donc, non comme Bridel, mais comme son maître Bodmer. Que ne l'a-t-il imité jusque là? Bodmer a aimé l'allemand; il l'a aimé dans son esprit propre, dans la langue des *Nibelungen* et dans sa langue natale. Et ce n'est pas seulement une question de talent, c'est une raison linguistique aussi qui rend les poèmes de Salis-Seewis si supérieurs à toute l'œuvre poétique de notre doyen.

Ainsi ne faisons pas le rêve généreux, mais chimérique, d'une unité nationale qui bien loin d'être une force ne serait que la neutralisation de nos forces. Du moins cherchons ailleurs à fonder cette unité. Notre raison d'être, c'est l'union, non la confusion. Et à vrai dire, assez de choses nous unissent pour que nous

n'ayons pas à craindre les dangers que des esprits chagrins, animés d'un patriotisme louable, mais mal dirigé, redoutent dès qu'il s'agit de distinguer nos disciplines. Nous rapprocher du milieu linguistique et littéraire de la France, ce n'est point renoncer à notre existence propre. Notre esprit est trop marqué, et une indépendance de tant de siècles nous a trop immunisés contre ce danger. Nous ne sommes pas près de perdre nos caractères. Et Bridel serait-il moins Suisse pour avoir été meilleur écrivain?

Qu'on me comprenne bien: j'ai parlé, à propos de son œuvre, de la correction de la langue et par là je n'entends pas un purisme imbécile. Qui songerait, hormis quelques pédants de collège, à reprocher au plus grand écrivain que nous ayons produit, à Rousseau, les expressions locales qu'il n'a pas craint, sciemment, de mettre dans ses ouvrages? Si ces expression, — qui nous sont souvent communes avec la Savoie, le Lyonnais, qui, souvent aussi, sont comprises plus loin encore — ne sont pas dans le dictionnaire, en sont-elles moins françaises? Leur emploi est affaire de tact; et la question n'est pas là; elle n'est pas une simple question de vocabulaire: elle est une question de vie. Si les mots, si les tournures ne sont pas pour nous des choses vivantes, si on les comprend sans qu'ils nous émeuvent, s'ils sont des étiquettes et non des images, c'est que notre vie de l'esprit languit et s'anémie. Avec un pareil langage on peut écrire un rapport administratif; on ne peut faire une œuvre littéraire — cette œuvre d'art sans laquelle il ne saurait y avoir de culture.

Pourquoi donc, au nom de la culture suisse, détruirait-on les vrais éléments de la culture même?

Cela, le doyen Bridel ne l'a pas compris. Mise en son temps, éclairée, comme M. de Reynold a su le faire, son œuvre nous semble opportune et utile. Interprétée avec nos soucis présents, on voit quels dangers elle nous signale et ce qui lui manque pour valoir tout son prix. Je le répète, le premier chez nous, Bridel a aimé la Suisse, non comme un ami, mais comme un fils; il nous a fait connaître son histoire; et avec Rousseau et Saussure, il nous a conduits vers la montagne et nous a appris à aimer les Alpes. Il nous a ainsi enseigné l'amour de notre patrie commune. Il nous a donc enrichis. Ne l'oublions pas. Mais

s'il n'a pu profiter, autrement que dans sa vie, de cet enrichissement, essayons d'en profiter nous-mêmes. Un esprit distingué, à qui M. de Reynold a rendu justice, le neuchâtelois Henri-David de Chaillet, notre seul critique littéraire romand au XVIIIe siècle, pensait déjà que le devoir du Suisse est d'utiliser la position particulière qu'il occupe pour étudier en toute liberté d'esprit le mouvement intellectuel de l'étranger. Nous avons joué ce rôle; il nous a illustrés; il n'y a pas à craindre que nous y renoncions. Je suis de ceux qui pensent que ce n'est point assez. Nous avons été utiles en tant qu'intermédiaires et qu'explicateurs. N'avons-nous pas d'autres ambitions? A nous complaire dans cette tâche, n'oublions-nous pas de développer en nous d'autres facultés depuis trop longtemps négligées. Nous suffira-t-il de marquer les points? — Si nous cherchons ailleurs, constatons ce qui nous manque. Pour ce qui est de la littérature, ce n'est pas assez d'avoir la connaissance de notre langue, si cette connaissance est sans joie, sans émotion ni sensualité. Nous sommes plus instruits que cultivés, plus accessibles aux idées que sensibles à l'art. Et la sympathie, l'enthousiasme, on peut presque dire la collaboration de notre public manquent encore à des œuvres comme celles que M. Bovet présentait naguère aux lecteurs de cette revue. Est-il besoin de le dire, il suffit déjà pour ne pas désespérer de notre culture, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, que ces œuvres existent?

Aussi bien en consacrant au doyen Bridel cette étude si impartiale, si complète, et si sympathique, M. de Reynold s'est attaché à un ancêtre. En l'expliquant, il s'éclairait lui-même. N'a-t-il pas repris pour son compte le souci de Bridel? Plus „suisse“ par la naissance, plus conscient aussi des réalités et des conditions, plus poète enfin, il peut dire en beaux vers français:

> Mon pays est là-bas où l'on parle allemand
> Avec le rude accent qu'on a dans les montagnes,

et poursuivre, en la corrigeant, la tentative du doyen.

PARIS ADRIEN BOVY

□□□